

Chapitre I

(Thérèse Raquin, pages 31-32)

Au bout de la rue Guénégaud, lorsqu'on vient des quais, on trouve le passage du Pont-Neuf, une sorte de corridor étroit et sombre qui va de la rue Mazarine à la rue de Seine. Ce passage a trente pas de long et deux de large, au plus ; il
5 est pavé de dalles jaunâtres, usées, descellées, suant toujours une humidité âcre ; le vitrage qui le couvre, coupé à angle droit, est noir de crasse.

Par les beaux jours d'été, quand un lourd soleil brûle les rues, une clarté blanchâtre tombe des vitres sales et traîne
10 misérablement dans le passage. Par les vilains jours d'hiver, par les matinées de brouillard, les vitres ne jettent que de la nuit sur les dalles gluantes, de la nuit salie et ignoble.

À gauche, se creusent des boutiques obscures, basses, écrasées, laissant échapper des souffles froids de caveau. Il y
15 a là des bouquinistes, des marchands de jouets d'enfant, des cartonniers, dont les étalages gris de poussière dorment vaguement dans l'ombre ; les vitrines, faites de petits carreaux, moirent étrangement les marchandises de reflets verdâtres ; au-delà, derrière les étalages, les boutiques pleines de
20 ténèbres sont autant de trous lugubres dans lesquels s'agitent des formes bizarres.

À droite, sur toute la longueur du passage, s'étend une muraille contre laquelle les boutiquiers d'en face ont plaqué d'étroites armoires ; des objets sans nom, des marchandises
25 oubliées là depuis vingt ans s'y étalent le long de minces planches peintes d'une horrible couleur brune. Une marchande de bijoux faux s'est établie dans une des armoires ; elle y vend des bagues de quinze sous, délicatement posées sur un lit de velours bleu, au fond d'une boîte en acajou.

INTRODUCTION

| Situer le passage

Il s'agit de l'incipit de *Thérèse Raquin*, c'est-à-dire des premières lignes du roman. Avant de lire le roman, la seule indication dont dispose le lecteur est le titre, qui présente un personnage féminin.

| Dégager des axes de lecture

Dans la Préface à la deuxième édition de *Thérèse Raquin*, Zola rappelle que son but a été « scientifique avant tout ». Le romancier prétend être objectif. Il veut décrire ce qui est, et donner au lecteur le moyen de juger à son tour. Mais le texte n'a pas l'impersonnalité affichée : une présence subjective est aisément discernable.

PREMIER AXE DE LECTURE

UNE DESCRIPTION OBJECTIVE

ET MINUTIEUSE

| Les précisions spatiales

Pour donner à la réalité un caractère réaliste, l'écrivain mêle à la fiction des éléments réels. La « rue Guénégaud », le « Passage du Pont-Neuf », allant de la « rue Mazarine à la rue de Seine » existent véritablement. Ces noms propres ancrent d'emblée le récit dans la réalité, et le lecteur accepte ainsi plus facilement le personnage de fiction qu'est *Thérèse Raquin*.

Le vocabulaire mathématique vient compléter les références géographiques pour donner au texte l'apparence de la vérité. Les mesures (« Ce passage a trente pas de long et deux de large au plus », l. 4-5) sont très précises. Ce souci de véracité suffit pour que plus loin l'expression « sur toute sa longueur » (l. 22) ait effectivement une valeur descriptive.

Grâce à l'expression « coupé à angle droit » (l. 6-7), le narrateur parvient à donner une tonalité rigoureuse à tout le passage. Il peut ainsi utiliser des éléments moins précis, sans altérer le caractère

réaliste de la description : « petits carreaux » (l. 17), « étroites armoires » (l. 24), « minces planches » (l. 25-26). Le narrateur crée une impression d'exiguïté qui s'étend ainsi à tout le « passage du Pont Neuf ».

Les notations temporelles

Le traitement du temps donne également au texte une coloration réaliste. La description prend soin de couvrir toutes les parties de l'année : « Par les beaux jours d'été » (l. 8) ; « Par les vilains jours d'hiver » (l. 10). Et deux verbes au présent reprennent ces indications temporelles : « un lourd soleil brûle les rues » (l. 8-9), « les vitres ne jettent que de la nuit sur les dalles gluantes » (l. 11-12). Cette technique donne au lieu un caractère d'éternité : le présent de l'actualité passe pour un présent de vérité générale, et le décor acquiert une sorte de permanence, de vérité.

Les tournures impersonnelles

La description est faite à la troisième personne. Le sujet des phrases est le lieu ou l'objet qui est décrit : « Ce passage » (l. 4), « une clarté » (l. 9), « les vitres » (l. 11), « des boutiques obscures » (l. 13), « une muraille » (l. 27). Le narrateur fait mine de s'effacer derrière les éléments de la description en en faisant les sujets de l'action. C'est ainsi qu'apparaissent quelques verbes réfléchis (« se creusent des boutiques obscures » (l. 13) ; « s'étend une muraille » l. 22-23) et que le narrateur utilise la tournure impersonnelle « il y a » : « Il y a là des bouquinistes, des marchands de jouets d'enfant, des cartoniers, dont les étalages gris de poussière dorment vaguement dans l'ombre » (l. 14-17). Cette phrase contient à elle seule trois procédés destinés à donner la primauté à l'objet décrit, et à créer un effet de réalité : le présentatif « il y a » ; l'énumération, qui fait croire qu'on dit tout ; et la personnification des objets pour qui est employé le verbe « dormir », normalement destiné aux êtres animés.

Le passant

La description suit un parcours, celui d'un passant : « lorsqu'on vient des quais » (l. 1). « on », un pronom indéfini, ne désigne personne, mais indique pourtant une présence qui organise la description. L'expression « trente pas » (l. 4) utilise une échelle non pas abstraite, mais humaine. C'est bien la démarche d'un passant qui sert ici de mesure : on trouve « à gauche » (l. 13), « à droite » (l. 22) et « au-delà, derrière les étalages, les boutiques pleines de ténèbres » (l. 19-20). Son regard organise la description et la lumière est répartie en fonction de son champ de vision : ce qu'il ne peut voir est plongé dans les « ténèbres ». Il est ici tout aussi question de position spatiale que de position morale. Le mot « ténèbres » désigne ce que le passant ne voit pas, mais également ce qu'il ne comprend pas, voire ce qu'il condamne moralement.

Les adjectifs négatifs

Le narrateur emploie des adjectifs nettement péjoratifs : « étroit », « sombre », « sales »... Il emploie également l'expression « des objets sans noms » comme si le passage renfermait des choses inqualifiables. D'autres adjectifs sortent clairement du registre descriptif, et constituent de vrais jugements de valeur : « sale et ignoble » (l. 12), « lugubres » (l. 20), « bizarres » (l. 21), « horrible » (l. 26).

Le narrateur fait également usage du suffixe « -âtre » dans les mots « jaunâtres » (l. 5), « blanchâtre » (l. 9), « verdâtres » (l. 18). La valeur négative de la sonorité « -âtre » s'étend aux termes qui l'entourent : « il est pavé de dalles jaunâtres, usées, descellées, suant toujours une humidité âcre ; le vitrage qui le couvre, coupé à angle droit, est noir de crasse » (l. 4-7).

Le sentiment de la mort

Le passage est présenté comme un lieu sépulcral. On trouve d'abord la couleur de la mort, le noir : « noir de crasse » (l. 7), « les

vitres ne jettent que de la nuit » (l. 12), « obscures » (l. 13), « ombre » (l. 17), « ténèbres » (l. 20), « horrible couleur brune » (l. 26).

Mais avec le terme « caveau » (l. 16), le texte bascule dans le fantastique : le « corridor » (l. 2) prend des allures de cimetière. L'air est « froid ». Il est fait allusion à des « dalles [...] descellées » (l. 5) comme pourraient l'être des pierres tombales. Peu après cet extrait, le narrateur signale que la muraille est « comme couverte d'une lèpre et toute couturée de cicatrices » : on dirait le portrait d'un mort vivant. Et les êtres qui hantent le corridor n'ont aucune identité, ce sont « des formes bizarres » (l. 21). Le seul personnage du passage, la « marchande de bijoux », est aussitôt happé par cette atmosphère fantasmagorique : l'écrin de ses « bijoux faux » ne ressemble-t-il pas à un cercueil (« sur un lit de velours bleu, au fond d'une boîte en acajou » ; l. 28-29) ?

CONCLUSION

Le lieu décrit dans cet incipit est totalement clos. Le passage est étroit, sombre, comme muré par une épaisse muraille. C'est dans ce décor que se déroulera l'intrigue. Il ne s'agit plus maintenant pour le narrateur que de plonger un personnage dans ce milieu, et d'observer ses réactions.